

PREMIÈRE PARTIE

LÀ-BAS

Je regarde ton visage : si pâle, si paisible, et j'éprouve le sentiment familier que j'ai toujours éprouvé et je m'en méfie en même temps que je le ressens. Je me demande comment il est possible que je ne ressente rien d'autre que cette proximité. Encore maintenant...

Je ne pourrais expliquer ce sentiment à personne : je n'ai pas le droit de le ressentir au regard de ce qui s'est passé, au regard de l'avenir, de *mon* avenir. Mais c'est comme ça, et lentement je l'accepte, cet élan qui semble survivre à tout.

Seule – pour la première fois je suis seule, dans tous les sens du terme : pensée, corps, âme. Mais encore une fois, mon sentiment, le tien, celui enfin que j'éprouve maintenant, ici, avec ton visage devant les yeux, semble vaincre la peur, la gommer. Ne reste que cette formidable proximité, cette douceur.

Je ne sais comment il est possible que tu m'aies toujours offert cette douce proximité ; aucun sentiment ne peut être doux pourtant, puisque la douceur comprend déjà en soi qu'elle ne dure pas, qu'elle est une réalité qui surgit comme

une piqûre d'abeille pour se perdre dans le néant. Mais ma douceur à moi persiste, elle est autre, elle est la chose la plus durable de toute ma vie. Et j'ai depuis longtemps cessé de la questionner...

Me voici donc, quelques jours avant mon départ. Je suis assise sur la plage, la mienne, la tienne, celle d'où nous partions toujours pour aller nager dans l'eau froide, assise dans le sable, froid et humide parce qu'il pleut depuis deux jours.

Bientôt, je me couperai les cheveux et j'irai tête rasée au-devant des pensées nouvelles et du vent glacé. Mèche après mèche, je perdrai en poids, en pesanteur, et, peut-être, je gagnerai en liberté. Je suis assise dans notre crique où nul, à part nous, ne s'est jamais aventuré tant l'endroit paraît rude et froid ; je suis assise là où, pour la première fois, j'ai voulu t'offrir mon amour alors que tu ne pouvais pas encore l'accepter, où nous avons passé tant d'heures matin et soir, après que tu eus réappris la parole, où nous avons si souvent murmuré à la mer nos secrets, nos promesses, nos envies et nos projets.

Je suis là, assise. Je te regarde et je ressens l'ivresse originelle de la proximité, et je danse cette ivresse sur la tombe de la solitude, car, pour moi, cette proximité n'est rien d'autre qu'un déni de la solitude, une victoire du désir élémentaire, dionysiaque.

Je suis douce, souple comme de la laine et mon intérieur est lisse et soyeux – comme si j'étais un bébé, un fœtus, choyé, désiré, et encore à l'abri du monde.

Tu m'as si souvent dit que j'avais oublié qui j'étais, et tu n'avais peut-être pas tort. Et je ne l'ai peut-être jamais su avec toi. Je ne l'ai peut-être compris que quand j'ai eu cessé de combattre cette douceur en moi, peut-être seulement quand j'ai été repue d'elle, je ne sais pas. Mais je sais que je ne suis pas toi, que je ne le suis plus. Et le savoir ne me fait

pas peur, pas plus que la solitude, le silence, les questions qui viendront après et qui sont peut-être comprises dans le mot *avenir*. Je vais devoir pleurer. Je vais devoir vomir tout ce qui m'a nourrie et il n'y aura personne pour me tenir le front, ça aussi je le sais. Et après ?

Je regarde ton visage. Tu es beau. Tu es toujours merveilleusement beau et je ne peux m'empêcher de sourire. Je regarde ton visage et je me dis que je te suis reconnaissante pour cette douce proximité et cette altérité cruelle. Que cette proximité – même si c'est un sentiment que je ne partagerai jamais plus avec personne, ce qui le condamne à mourir un jour –, je la laisse aller.

Je te regarde.

1

En fait, tout a commencé par la fin.

Ce matin-là, Tulja m'a appelée et m'a dit qu'il était là. Elle me réveillait. Mark avait emmené Theo à l'école et j'étais restée au lit – avec la mauvaise conscience de ne pas m'être levée, de ne pas avoir fait le petit déjeuner et de n'avoir joué aucun rôle dans le rituel familial du matin –, pourtant j'étais restée au lit, vaincre ma mauvaise conscience avait été plus facile que je n'avais craint et, pour une grasse matinée, j'étais prête à rater chaque seconde des matins gris de Hambourg.

La porte venait à peine de se refermer quand le téléphone se mit à sonner et, devant l'insistance de la sonnerie, je m'extirpai du lit en pestant, au bord des larmes de voir ainsi gaspiller de précieuses minutes de sommeil, et me traînai à quatre pattes jusqu'au téléphone posé sur la commode. Par une sorte de loi naturelle, on le reposait toujours aux endroits les moins appropriés.

– Réveille-toi, je sais que tu es là. Il est revenu.

– Bon sang, Tulja, tu sais que tu es dure avec moi? Pour

la première fois depuis un siècle, je peux dormir un peu, mais non, voilà que tu me réveilles. S'il te plaît, tu pourrais...

– Non, je ne peux pas. Tu ne comprends pas? Il est là, bon sang, réveille-toi! Je n'arrive toujours pas à y croire. Il a débarqué comme ça, notre petit Adonis, tu n'imagines pas comme il est beau. À sept heures ce matin, il me réveille pour me dire qu'il est en ville, qu'il compte rester un moment, qu'il veut...

– Tulja, qui? De qui parles-tu, de qui s'agit-il, bon sang?

– Ivo, Ivo, notre Ivo!

Je faillis lâcher le téléphone. Je l'ai peut-être lâché, d'ailleurs, je ne m'en souviens plus. J'étais tellement bouleversée que je titubai en arrière et m'assis sur le lit. «Tombai» serait plus juste.

Pas un jour de mémoire consciente où je n'aie pensé à lui, où je ne me sois demandé ce qu'il devenait, où il était, s'il allait bien. Mais en sept ans, ces pensées étaient devenues une routine calme, apaisée, évidente, à tel point que je m'étais persuadée qu'elles n'avaient rien à voir avec la réalité. J'avais *mon* Ivo, qui vivait dans ma tête et pour qui je m'inquiétais, mais l'autre, le véritable Ivo en chair et en os, je ne l'avais pas revu depuis sept ans et il était sorti de ma vie, il avait suivi sa route, une route si éloignée de la mienne que chacun de ses pas l'emportait un peu plus loin de moi.

– Qu'est-ce qu'il vient faire ici? fut tout ce que je trouvai à dire.

– Comment veux-tu que je le sache! Cela fait à peine une heure qu'il est chez moi et il vient de sortir acheter des cigarettes. Il fallait que je t'appelle...

– Mais il a bien dû dire quelque chose?

– Quelle importance, mon Dieu. Il est là, pour le moment c'est tout ce qui compte. Il a dit qu'il pensait rester quelque temps, et ce n'est pas moi qui chercherai à l'en dissuader.

– Il t’a demandé de mes nouvelles?

– J’ai passé une heure à l’embrasser, le pauvre, il ne pouvait plus parler, je crois bien que j’ai failli l’étrangler.

Je retrouvais dans la voix de Tulja l’exaltation déjà presque oubliée qui s’emparait d’elle toutes les fois qu’il était question de lui. Un mélange de fierté maternelle à l’égard d’un enfant que la vie n’a pas gâté et qui mérite un amour d’autant plus démonstratif et expansif et d’un certain orgueil personnel parce que Ivo incarnait ce qu’il y avait de mieux à ses yeux et que c’était certainement en lui qu’elle voyait le plus la marque de son éducation.

– Que veux-tu que je fasse? Que je hurle de joie? Et pourquoi m’appeler moi? Je veux dire, tu attends quoi de moi? demandai-je désespérée, regrettant aussitôt la stupidité de ma question parce qu’il avait suffi d’une seconde pour que je redevienne une gamine, la petite-fille de Tulja.

Le silence se fit à l’autre bout de la ligne. Je savais très bien que Tulja agissait de manière extrêmement contradictoire et que, esclave de ses émotions, elle ne réfléchissait pas toujours longtemps avant de dire ou de faire quelque chose, mais là, je me méfiais d’elle parce que durant toutes ces années, je n’avais pas réussi à démêler ce qu’elle pensait réellement de notre histoire à Ivo et à moi, ce qu’elle savait et ce qu’elle brodait autour, ce qu’elle s’imaginait et ce qu’elle avait exactement cherché à empêcher.

– Oh, on sonne, le revoilà. Je dois lui ouvrir. Je te rappelle d’ici une heure ou deux. Ou lui te rappellera. En tout cas, on se voit ici bientôt.

Je voulus répliquer, mais Tulja avait déjà raccroché. Mon besoin de sommeil s’était envolé, j’étais parfaitement réveillée. Je m’efforçai de mettre de l’ordre dans mes pensées, j’allai à la cuisine, me fis du café et m’assis au bar pour lequel Mark s’était tellement battu et que je n’avais jamais aimé. Je

tremblais de tout mon corps, mes yeux brûlaient. Je fermai les mains autour de ma tasse et fixai à travers la fenêtre la petite pluie grise. Spectacle habituel auquel je ne m'habituerai jamais. Mon regard tomba sur mes doigts moites et mon alliance – fine, discrète, pour laquelle j'avais si longtemps hésité, me demandant si c'était bien elle dont j'avais envie pour m'accompagner le reste de ma vie.

Je savais que tout allait être bouleversé, je savais que le mieux serait de m'y opposer – d'appeler Mark pour lui demander de m'emmener avec lui sur son tournage, de poser le petit chez ses grands-parents et de disparaître quelque part en attendant que les nuages soient passés.

Il fallait qu'il revienne un jour. Je m'y attendais, je m'étais souvent imaginé ce moment, repassant dans ma tête tous les scénarios possibles. Je m'étais armée, m'étais crue à l'abri. Mais jusqu'à aujourd'hui, tout s'était joué dans ma tête. Jusque-là, j'étais la marionnettiste et je tenais les fils.

Mes années avec Ivo et toutes les guerres menées à cause de lui, avec ou sans lui, n'avaient pas entamé l'assurance dont j'avais toujours fait preuve à l'égard de notre passé; je m'étais imposée et je l'avais gardé dans ma vie. Ignorant tous les bons conseils, j'avais accroché nos photos d'enfance et raconté à Mark la version officielle de notre histoire, je lui avais envoyé pour ses anniversaires des colis sans aucun mot d'accompagnement – du moins tant que j'avais eu son adresse –, et j'avais porté des toasts à sa santé à toutes les fêtes familiales, ce qui n'avait pas manqué de susciter des discussions houleuses, voire des engueulades à table.

Je l'avais figé dans un passé définitivement clos et privé de toute possibilité de développement, cela aussi, j'en avais parfaitement conscience. J'avais gardé dans ma tête l'enfant, l'adolescent, l'homme qui avait partagé sa vie avec moi, qui vivait en moi, dans mon monde à moi. Mais lui était parti.

Il était sorti de ma vie, et sorti de sa propre vie que j'avais si longtemps considérée comme mienne.

Je m'arrachai à mes pensées, allai dans la salle de bains, pris une douche, bus encore un café et enfilai un pantalon noir. Tandis que je tentais de choisir un haut, debout devant l'armoire, j'eus un black-out et fixai l'amoncellement de chandails, T-shirts et chemisiers sur les rayonnages. Je le fixai longtemps, comme si la solution, l'explication, le calme dont j'avais un si urgent besoin étaient là, cachés. Je revis son visage, le visage qu'il avait lorsque je l'avais vu pour la dernière fois, et portai instinctivement une main à mes lèvres pour ne pas crier.

Oui, tout a commencé par la fin. Mais dans ma vie, il n'en avait jamais été autrement : la structure familiale dans laquelle j'avais – dans laquelle nous avons grandi avait toujours marché sur la tête. Un jour, je n'avais plus osé accoler de possessifs aux membres de ma famille. Parce qu'il suffisait que je dise *mon* père ou *ma* mère, *mon* frère ou *ma* grand-mère, pour être obligée d'ajouter un *en fait*.

- Ton père? Et pourquoi tu n'habites pas avec lui?
- Parce que mes parents sont divorcés.
- Et pourquoi tu n'habites pas avec ta mère?
- Parce qu'elle vit en Amérique.
- Elle ne t'a pas emmenée avec elle? Pourquoi?
- Parce que nous en avons décidé ainsi.
- Et elle revient de temps en temps?
- Non, c'est toujours nous qui allons chez elle.
- Mais pourquoi tu habites chez Tulja?
- C'est la tante de mon père, autant dire ma grand-mère.
- Et pourquoi tu n'habites pas chez ta vraie grand-mère?
- C'est ma vraie grand-mère, nous n'avons pas d'autre grand-mère.
- Et pourquoi ta sœur porte ton nom, mais pas ton frère?

– Parce que mon frère est adopté et qu’il a gardé le nom de ses parents.

Plus tard, pour éviter tout cela, je pris l’habitude de dire : c’est Leni. C’est Tulja. C’est Ivo. C’est...

Je sortis de mon état comateux, un T-shirt bleu marine à la main. Je l’enfilai. Il me rappelait mon mari, mon enfant, me rappelait que j’étais dans l’ici, le maintenant, et que tout ce à quoi mon cerveau était en train de s’accrocher était passé. Je respirai profondément et me forçai à sourire, j’avais besoin de sentir de nouveau la terre sous mes pieds.

Je cherchai le téléphone qui, cette fois, avait plongé sous la couette, et j’appelai ma rédaction.

– Salut, Leo. Je voulais prévenir que vous ne me verrez pas pendant quelques jours, il faut que je fasse quelques recherches pour la biennale et je ne reviendrai pas avant mercredi au bureau, ça ne pose pas de problème ?

– Oh... très bien. Mais demain, alors ? Tu devais venir manger à la maison demain soir. La soirée-surprise pour Nadia, tu te rappelles ?

J’avais complètement oublié.

– Rappelle-le-moi demain, j’essaierai au moins de passer, ok ?

– Tout va bien ?

– Oui. Pourquoi ?

– Tu as l’air speed.

– Oh, le stress familial habituel. Tu connais.

– Ok, je te passe un coup de fil demain. Tâche de venir. C’est important pour elle. Ok ?

– Je vais voir ce que je peux faire. Ciao.

Je raccrochai, honteuse d’avoir accusé ma petite famille de me stresser. Ça aussi, je connaissais : mentir, mentir pour Ivo. Cela faisait longtemps que je n’avais pas été obligée de

le faire, et même si ce mensonge-là n'était pas bien grave, j'eus honte. J'aurais voulu ne jamais avoir répondu au téléphone tout à l'heure, j'aurais voulu que Tulja, cette vieille peau, n'ait jamais appelé. Une fois de plus, je luttais – contre les faits. Je refusais d'accepter une vie au-delà de ce que je pouvais imaginer.

J'allai dans mon bureau et allumai mon ordinateur portable. Une heure plus tard, j'avais abandonné la lutte, j'étais assise en pleurs à mon bureau, les mains serrées sur la photo de mon fils – dernier ancrage, dernier point d'attache –, je pressais mon visage contre la table et plissais fort les yeux, à deux doigts de hurler au secours.

L'arrivée d'Ivo dans notre famille aussi avait été une fin par quoi tout avait commencé.

Sa mère, avec qui mon père avait eu une liaison, était morte. Son père d'abord en prison, où il était mort quelques années après. Lui – muet, refusant d'adresser un mot à quiconque. Et moi – la seule à comprendre sa langue et à pouvoir parler pour lui, ce qui fut d'ailleurs l'unique raison pour laquelle on nous laissa Ivo.

J'avais sept ans, ma sœur onze.

Nos parents venaient de se séparer et ma mère, assez vite après le divorce, partit travailler aux États-Unis pour une grande multinationale pharmaceutique où elle était chargée de mixer je ne sais quels produits toxiques dans l'espoir que des lendemains moins sombres et plus sains justifieraient ensuite les dégâts. Elle partait aussi pour James, oui, James, qu'elle épouserait plus tard. Elle nous avait laissé le choix, à ma sœur et à moi, et même si aujourd'hui cela paraît totalement incompréhensible, nous avions toutes les deux décidé, pour des raisons très différentes, de rester avec notre père

qui était pourtant la cause principale de l'effondrement de notre famille et de notre vie. Il en fut donc ainsi...

Ma mère avait dû renoncer à nous bien que la garde lui revînt – elle était fatiguée, très fatiguée. Nous étions tous fatigués. Si elle était allée en justice, nous ne serions jamais restées avec Père, il n'aurait pas eu le droit de nous garder, mais elle choisit de ne pas le faire. Notre mère – en cas de litige – aurait-elle obtenu la garde d'Ivo, et, surtout, aurait-elle souhaité l'adopter? Autant de questions auxquelles je n'ai jamais su répondre.

De la même façon, si l'on y réfléchit, qu'on n'aurait jamais dû permettre à Père d'adopter Ivo. Toujours est-il que, bizarrement, nous nous sommes tous retrouvés chez lui.

Ma sœur s'était détournée de notre mère – elle ne comprenait pas qu'elle pût quitter un homme pour l'amour duquel une femme avait été tuée, et elle resta avec Père plus par défi qu'autre chose, car jusque-là il avait toujours été pour elle une sorte d'étranger. Enfant, contrairement à moi, elle n'avait jamais été très proche de lui, aussi resta-t-elle pour se venger de notre mère à qui elle ne pouvait pardonner de vouloir partir, d'avoir retrouvé l'amour avec un autre homme et de vouloir lutter pour son propre bonheur, au besoin sans nous.

Quant à moi, je restai avec lui parce que j'avais peur qu'Ivo ne soit pas confié à maman et que nous soyons séparés.

Ma mère, hystérique, se déchaîna contre notre père; ses glapissements durèrent neuf mois, après quoi elle s'assit tout simplement devant ma sœur et moi et nous demanda où nous, enfants, souhaitions vivre. Aujourd'hui, je me dis que c'était la chose la plus honnête et la plus sincère que notre mère pouvait faire: nous laisser libres. Ne pas nous transplanter de force à l'autre bout du monde, dans un pays inconnu. Pourtant, ma sœur ne lui a jamais pardonné, pourtant, il m'est toujours resté un grand vide, justement parce